

(16) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE
DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

Fou de terreur, Dugourdeau prit sa course au travers du cimetière, recevant pas mal d'autres gnonns. Finalement, les frusques déchirées, l'œil hagard, tout en sueur, il arriva devant la porte principale où des sergots l'agrippèrent brutalement.

« C'en est un, fit un roussin en bourgeois, — un légumeux de la boîte, — ses habits déchirés indiquent qu'il a fait le coup de poing contre les nôtres.

— Hélas ! murmura Dugourdeau, en fait de coups, c'est moi qui les ai tous reçus.

Il était tellement anéanti, le pauvre bougre ! qu'il ne pouvait en dégoiser davantage. Etre arrêté, n'était-ce pas être coupable ? Il se rappela de quel œil méprisant lui-même contemplait jadis les gens que les flickards emmenaient dans les rues. Une sueur froide lui coula dans le dos : toutes ses idées bourgeoises sur l'honorabilité entraient en révolte à la perspective d'être foutu au bloc et l'étouffaient.

Il parut si lamentablement déconfit aux roussins que ceux-ci se contentèrent de le pousser dans un petit pavillon à l'entrée du cimetière et de refermer la porte.

Notez ceci les aminches, le pavillon avait une fenêtre, à hauteur d'homme.

Au bout de cinq minutes, Dugourdeau commença à sortir de son accablement. Non pas qu'il se ragailardit, je vous fous mon billet qu'il avait un trac de tous les diables : il se voyait déjà compromis dans une manifestation révolutionnaire, traîné devant les tribunaux et, qui sait, condamné comme coupable de conspiration à passer pas mal d'années dans une Centrale.

(A suivre).

PETITE POSTE. — P. Lyon. — B. Billy. — B. Sédan. — V. Bessèges. — P. Villefranche. — A. Fère. — R. Cher. — M. Angers. — P. Bordeaux. — D. Revin. — L. Havre. — reçu galette, merci. F. Agen. — Te donnerai le renseignement sur les chioites la semaine prochaine.

L'Imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris

LE 8 MARS 1871

Il n'y en a pas épais de jours comme celui-là, nom de dieu, dans l'existence d'un homme !

Le soleil pâlot de Mars faisait risette aux bons bougres, un petit frio vous ragailardissait... Quelle chouette journée, mes amis !

Quelle joie, quand je vis à Montmartre les troubades que Thiers avait envoyé pour chaparder les canons, lever la crosse en l'air et foutre leur képi à la pointe de leurs baïonnettes !

Il me semble que le ciel changeait de couleur, devenait brillant, brillant !... et bienfaisant pour tous. Je nous voyais libres, tous égaux ! Finis les emmerdements ! Evaporée la misère, telle qu'un mauvais rêve !

Je nous voyais ne cherchant qu'à nous aider et nous faire plaisir, marchant en chœur à la conquête de nouveaux bien-être.

Je révassais, nom de dieu, je voyais tout ! tout en rose ; couillon que j'étais ! Hélas, y avait pas que moi, tous se bourraient la caboche d'idées semblables. Malheureusement pour nous, la haine s'éteignait dans les cœurs ; dans le contentement de la victoire on oubliait les mille misères endurées !

C'eut été le moment de cogner dur sur les enne-

mis du populo. Mais non, embobinés dans les vieilles rengaînes sentimentales on oubliait de profiter de la victoire.

Les richards et les patrons restaient tranquillement chez eux sans qu'un seul zigüe à poil songeât à leur secouer les puces, et à leur faire payer toutes leurs méchancetés.

Il eut fallu faire flamber toutes les vieilles bicoques où s'abritaient les bandits qui nous gouvernent, ainsi que les édifices d'abrutissement : églises, prisons, ministères, — tout le fourbi, quoi !

Dans chaque quartier, les bons bougres auraient dû faire le recensement des piaules vides et y installer les puotins, — chacun son tour d'être dans le coton ! sacré nom de dieu ! Immédiatement il eut fallu faire dégringoler des infects taudis de Belleville, de la Villette, de la rue Sainte-Marguerite, de Saint-Ouen et de partout, tous les guenilleux, les biffins, les déchards. Les conduire se frusquer à la Belle-Jardinière, aux grands magasins, et, une fois requinqués, les installer dans les maisons vides, dans les belles cambuses des richards.

Il fallait, nom de dieu, s'arranger de manière que du jour au lendemain les pauvres beugres aient tâté du changement. Blaquy l'a rabaché bougrement souvent : pour que la Sociale soit invincible il faut illico que le populo s'aperçoive qu'il y a du mieux.

C'était facile, mille bombes ! D'autant plus que nous étions tout à fait les maîtres, il n'y avait plus ni sergots, ni armées !

Les grosses légumes avaient foutu le camp comme des péteux à Versailles, pour se faire protéger par Guillaume et Bismarck.

En voilà deux salops que le coup de chambard des Parisiens emmerdait bougrement. A telle enseigne qu'ils rendirent illico les 170,000 troubades faits prisonniers à Sédan, pour permettre aux Versailles de tordre le cou aux fédérés.

A Montmartre ça avait bien marché ! Le populo, hommes, femmes, enfants, se foutaient devant les canons des buttes, s'accrochaient aux soldats pour les empêcher d'avancer.

C'est alors que Clément Thomas et Lecomte, l'écumé aux lèvres, crièrent à leurs soldats une demie-douzaine de fois : « Feu !... Feu !... faites feu sur ces canailles !... »

Les troubades répondirent « merde » à leurs chefs ! Quel coup, quand le populo vit les pioupious se tourner de son côté ; on en devenait fous de joie. Ce fut un tonnerre, des hourrahs ! on se serrait les pattes la larme à l'œil, on se suçait la pomme...

Des chouettes types cependant ne perdaient pas la tête, aidés des soldats ils menaient les deux salops de chefs rue des Rosiers et les collaient au mur.

Fallait continuer dare dare, nom de dieu, jusqu'à estourbissement complet des ennemis du populo. Mais il faut le dire, les imbécillités apprises à

l'église et à l'école nous remontaient dans la boussole et nous faisaient perdre de vue nos intérêts.

On nous a tellement rengainé qu'il faut être humain et doux envers ses semblables, malgré les méchancetés— qu'on fait comme ce trou du cul de Jésus-Christ et après avoir reçu une première baffe sur la joue droite on tend les fesses pour s'y faire allonger un coup de pied.

Le populo était pas plus en colère qu'un mouton qui vient de naître et avait horreur de ses ennemis !

Aïe, pauvres aminches ! Pendant ce temps les tigres de Versailles s'organisaient pour massacrer 50,000 des nôtres.

* *

Une fois la besogne faite à Montmartre les copains chouettes ne perdirent pas de temps. Ils agirent selon les idées de l'époque : les uns prirent l'Hotel-de-Ville, les autres la Préfectance, les ministères, les télégraphes, les mairies, les secteurs, les forts, etc.

Hélas, le populo comptait trop sur ses chefs, nom de dieu, la jugeotte, l'esprit d'initiative, manquaient aux plus mariales. Au lieu de s'atteler à la besogne on flanochait, gobant que les chefs feraient tout, auraient l'œil à tout.

Une fois maîtres des trois ou quatre cambuses pour y installer un gouvernement, on croyait tout fini, — tandis que tout était à faire, foutre !

Au lieu de chambarder la Banque, de vider les monts de piété, de faire en sorte que chacun bouffe à sa faim, on politicaillait à perte de vue.

Que de bourdes commises, nom de dieu ; quand j'y songe, je me fouts dans des rages folles !

Aussi nous avons été échaudés ; nous avons été punis par où nous avons péché ; disons-nous bien que c'est de notre faute si nous avons été roulés et à la Prochaine tachons d'être plus à l'œil !

* *

Voilà maintenant dix-neuf ans de passés ; nous attendons de nouveau la Belle ! Je crois mille bombes qu'elle ne tardera pas à nous faire risette, vu qu'elle se prépare un peu partout, et qu'elle sera internationale.

Eh bien, les aminches, croyez-en le Père Peinard, méfiez-vous des vieux, des savants et des avocats !

Les vieux ont le sang refroidi, ils ne pensent plus qu'à moitié, se figurent que les choses doivent être faites comme ils ont fait dans leur jeune âge.

Les savants eux ne veulent opérer qu'à coup sûr, ils ne veulent pas aller à l'aventure ; tant et si bien qu'ils laissent passer l'occasion d'agir et se contentent de ruminer des solutions.

Les avocats, c'est pire, ils ont la caboche tellement farcie de lois et de codes qu'ils embrouillent tout ; ils pissent de longs discours pour nous prouver que des décrets et un changement de rien suffiraient.

Pas de boniments, nom de dieu ! C'est des actes

qu'il faut. L'instinct du populo fera plus pour supprimer la misère et nous donner le bonheur que tous les beaux raisonnements. Ce qu'il faudra c'est aller carrément de l'avant, le plus loin possible, afin qu'il n'y ait plus mèche, de reculer comme des écrivains.

LES DEUX SOCIALISMES

Quelle coïncidence, nom de dieu ! En même temps que les bons bougres trinqueront d'un bout du monde à l'autre, en souvenir du chambardement de 1871, — à cette même heure une bande de trou du culs seront réunis à Berlin sous la présidence de Guillaume le Teigneux pour s'occuper de la question sociale.

Ou plutôt, mille bombes, pour poser un lapin aux populos et leur faire gober que c'est pour notre bien que les patrons et les gouvernants nous volent et nous exploitent.

Rigolboche tout de même cette coïncidence ! Elle va mettre en plein l'énorme différence qu'il y a entre le socialisme mensonger des grosses légumes et le socialisme vrai et pur des bon bougres.

Ça va être du propre que cette parlote de Berlin ! Les délégués que la France y envoie sont plus dégueulasses les uns que les autres. La semaine dernière j'avais donné Léon Say comme faisant partie de la bande, — Erreur ! les larbins de Carnot n'ont pas osé expédier un salop pareil, c'eut été se foutre trop carrément des prolos.

Oh, le choix n'est pas meilleur, foutre non ! C'est Jules Simon, une sale punaise jésuitique ; c'est Tolain le crapulard ex-ouvrier, très calé aujourd'hui et sénateur infect ; c'est Burdeau un bouffe-galette opportuniste ; c'est Linder, un ingénieur de mines, exploiteur dégueulasse et enfin Delahoye, un ouvrier parait-il.

M'est avis, nom de dieu, que ce Delahoye doit être du même tonneau qu'Albert le fameux ouvrier de 1848, qui en réalité été un gros patron.

Il faudrait être vraiment daim pour espérer qu'il puisse sortir quelque chose de bon, du bafouillage de saloplots pareils.

D'ailleurs les questions qu'on discutera ne sont pas méchantes. Comme je l'ai déjà dit, le premier programme est foutu dans le sciau. On ne s'occupera que du travail des enfants et des femmes.

Or, tous les gouvernements ont fait des lois et des lois en faveur des femmes et des mômes, — et turellement toutes ces lois sont comme si elles n'existaient pas.

*
**

Autrement chouette le socialisme des peïnards, le vrai, le seul, l'unique !

Primo, ce que nous voulons c'est foutre en l'air tous les gouvernants, sales chameaux qui prétendent s'occuper de notre bonheur et qui en réalité n'ont jamais réussi — et ne réussiront jamais qu'à faire le leur.

Deuxièm, faire dégorger les richards. Ils ont de belles maisons qu'ils n'ont pas construites, de quel droit ? — Ils ont de chouettes domaines qu'ils ne cultivent pas, de quel droit ? — Ils ont de grandes usines, ou les pauvres bougres triment comme des nègres sans profit aucun, de quel droit ?

Du droit du plus fort ! Ils sont proprios et riches, parce qu'il nous ont volés, parce que nous sommes assez niguedouilles pour nous laissez foutre dedans.

N'en faut plus, nom de dieu ! Nos maîtres sont une poignée et nous sommes des millions et des millions. Ils ne sont forts que par notre bêtise, rebiffons-nous carrément, montrons les dents, — il n'est que temps, mille bombes !

Ce jour-là nous serons aussi forts et aussi puissants que nous sommes faibles aujourd'hui.

Et tandis que les légumeux bafouilleront à Berlin sur des blagues, les zigues d'attaques discuteront les question de Grève Générale, de manifestances dans les rues, et licheront des pichets de cidre, ou des chopottes de petit bleu à la santé de la Sociale.

LE NOUVEAU TONKIN

Y a pas à tortiller, nom de dieu, nous voilà carrément embarqués dans une nouvelle affaire coloniale : la conquête du Dahomey en Afrique.

Pour ne pas foutre le trac au populo, les grosses légumes mènent l'affaire en douceur ; ils sentent que nous ne nous laisserions pas de but en blanc emmancher dans une affreuse histoire, pareille à celle du Tonkin. Aussi, ils prennent bougrement de détours, pour arriver à leurs fins.

Primo, pour nous rassurer ils racontent que trois douzaines de soldats suffiront pour foutre une fessée à Kou-Dô, le Carnot du Dahomey.

Deuxièmo, à les entendre, y a la grande question d'humanité qui nous fait un devoir d'aller empêcher Kou-Dô de tuer des moricauds, comme on tue des lapins en France. — Bougres de cochons, y a pas besoin d'aller au Dahomey pour voir des horreurs semblables ; les patrons assassinent leurs ouvriers et ne se gênent bougrement pas, — c'est vrai qu'ils prennent des gants pour nous estrangeuiller, n'importe on n'en est pas moins assassiné !

Troisièmo, y a la question patriotique. Quelle désolation si Kou-Dô se torchait le cul avec le drapeau tricolore ! Il ne nous resterait plus qu'à nous foutre à la Seine.

Ah, le drapeau ! On nous l'a fait toujours au drapeau ! Et toujours nom de dieu, nous sommes assez daims pour couper dans le panneau.

Voyons un peu comment ça se bricole quand des français plantent un drapeau dans un pays de sauvages (bougrement moins féroces que les richards de France.)

Des aventuriers débarquent dans ce patelin pour y faire du commerce ; autrement dit pour profiter de la gnolerie des moricauds afin de leur voler tout ce qu'ils pourront dégotter de chouette.

Dam, tout n'est pas rose dans le métier. Une fois riches ces voleurs tirent l'œil du roi du pays ; des envies lui prennent de tordre le cou aux démons d'étrangers afin de s'enrichir à leurs dépens.

Pour éviter ça, dès leur arrivée, les commerçants plantent sur leur piau le drapeau tricolore, et se foutent sous la protection de la France. Ils font signer au roi un papier, — le type signe sans savoir, — la farce est jouée et ils peuvent grinchir en toute sécurité.

Un jour arrive pourtant on ce fourbi bassine le roi. Ce sale oiseau est furieux de voir des filous plus adroits que lui, ça le fout dans une rage folle et il profite de la première occase pour faire des mistouffes à ses concurrents.

Voilà à vue le nez l'histoire de toutes les colonies, aussi bien de celle du Dahomey que des autres !

Comment finira la sacrée aventure ou nos sales gouvernants viennent de nous fourrer ? On a beau nous rengainer que ça s'arrangera en douceur, j'y coupe pas !

Le Père Peinard en a trop vues, de machines commencées dans les mêmes conditions et finies terriblement, pour se laisser pincer aux boniments des grosses légumes.

Dans quelques mois y aura des floppées de pauvres mères et de girondes filles qui pleureront toutes les larmes de leurs corps : le père fera pêter des sacré nom de dieu — il sera bien temps, foutre !

Le grand gas est parti la bas... et y est resté ! Si les balles l'ont épargné, si les moricauds ne l'ont pas fait prisonnier et ne lui ont pas coupé le cou — les fièvres ne l'ont pas râté !

LES FLANCHES DU PÈRE PEINARD

De temps à autre le Père Peinard reçoit un coup de patte ; c'est d'ici ou de là, qu'on lui reproche de parler argot, d'être mal embouché, et fariboles du même tonneau.

Je me suis expliqué plusieurs fois, nom de dieu ! Toutefois depuis un an que je jacasse tous les dimanches, des inconnus se sont fait mes aminches, — à deux ronds la semaine, — il n'est donc pas inutile que le vieux gniaff explique à ces copains nouveaux pourquoi il jabotte à la bonne franquette.

Je vais faire d'une pierre deux coups : répondre aux grincheux et faire plus ample connaissance avec les aminches nouveaux.

Des nouveaux ? Eh oui, nom de dieu, le Père Peinard en a des floppées de nouveaux copains ! Il reçoit des babillardes de quantité de patelins, et des galbeuses foutre !

A preuve que souvent je les imprime toutes vives, — ou hélas ! n'ayant qu'un mouchoir et non un drap de lit à ma disposition, — j'en pige le suc, et en quatre lignes je donne aux aminches le dessus du panier des babillardes reçues.

De sorte, nom de dieu, que bien des fois, des camaros doivent se dire : « Ce bougre de Père Peinard, il a de l'esprit, — malgré son air bête... j'aurais jamais cru ça !... » Eh couillons c'est pas à bibi que cette pommade devrait s'adresser !...

*
*
*

Ah crèdieu, voilà que je bafouille, perdant de vue la question principale : je reviens à mes moutons.

On m'accuse d'être *mal embouché* ; en voilà un crime abominable ! Tas de gobeurs, qui en ce siècle de fumisteries et de loufoquisme ne comprennent plus qu'on appelle un chat, un chat — un député, un bouffe-galette, — un patron, un voleur !

Et puis zut, je suis comme ça, pourquoi me changer ? On ne se refait pas, tel m'ont fondu mes paternels, tel je dois rester.

Pourquoi pas tout de suite me reprocher d'avoir les pattes cagneuses, une tignasse embroussaillée, ou autre bricole pareille ?

Faut prendre le Père Peinard nature, sans barguigner, ni faire des magnés, — tant pis pour les bégueules ! Ceux-là

n'ont qu'à se torcher le cul de mes flanches, — justement le papier est glacé...

Mais nom de dieu, si on m'accuse de *parler argot*, je rouspète et du coup, je fous les pieds dans le plat.

L'argot ? J'en connais pas un traître mot, foutre ! (ou du moins si peu, que c'est pas la peine d'en parler.)

J'ai tâté de la prison ; j'ai bouffé la boule à Mazas, même à la grande Roquette, eh bien, j'ai jamais rien compris au jaspinage des types qui parlent la *langue verte*.

Hein, les ronchonueux, ça vous épate ? C'est pourtant vrai ! « Mais alors, quel charabia bafouilles-tu, Père Peinard, raseur du diable ? » vont gueuler les types qui s'en prennent à bibi.

Allons, ne vous épatez pas trop de ce que je vais vous pousser :

J'écris comme tout le monde parle ; ou du moins je tâche moyen d'arriver à ça. — Et ne croyez pas que j'essaie de vous monter un bateau, non !

Tâtez-vous, écoutez-vous parler, et vous verrez qu'il y a bougrement de ressemblance entre votre façon de parler et mon dégoisage :

Quand les idées sortent de votre caboche, elles ne sont pas pommadées, bichonnées comme des petites garces de la haute ; elles sortent aussi nature que les asticots du fromage. Les phrases qui les expriment ne coulent pas par des robinets d'avocats, elles sortent, à la va je te pousse, font des galpettes, et c'est pas rare qu'il leur manque un bras ou une jambe (ou, pour parler comme les cornichons académiques, c'est pas rare qu'il leur manque un adjectif ou un verbe).

Ah, merde, vous me forcez à penser à des bricoles rasantés ! Enfin, je continue, quitte à me foutre un mal de tête carabiné.

Je conclus que la langue parlée n'a rien de commun avec la langue écrite.

La langue écrite, qu'on parle dans les livres est une invention idiote, bonne pour embarbouiller les idées et empê-

cher le populo de comprendre. On emploie des mots qui font l'effet d'une douche et si jamais une niguedouille s'avisait de bafouiller ainsi que dans les bouquins, tout le monde rirait au nez de ce trou du cul.

En se servant de cette langue, les savants et toute la bande de la haute, ne se comprennent qu'entre eux ; pour savoir ce qu'ils ont voulu dire, un bon bougre qui n'a pas usé six douzaines de fonds de culottes sur un banc de lycée est obligé de se foutre en quatre et de souffler aussi fort que pour monter un paquet de cinquante kilos en haut de la tour Eiffel.

Grâce à ce truc, le populo reste en dehors des progrès, il n'en gobe qu'une miette par ci par là, de sorte que les années et les années se passent sans que son intellect s'agrandisse.

Si au contraire les bouquins étaient écrits à la bonne franquette avec des mots connus de tous, tout le monde comprendrait !

Où, nom de dieu, tout le monde comprendrait ! Mais la première chose que le populo comprendrait, c'est que les richards et les gouvernants le vident, et en plus se foutent de lui; alors au lieu d'endurer toute cette racaille, il lui casserait la gueule hardiment.

COUPS DE TRANCHET

En Italie. — Ils vont bien, nom de dieu, les gouvernants de là-bas ! A Milan vingt trois anarchos ont été arrêtés.

Ils avaient distribué des placards révolutionnaires dans une manifestation de mécaniciens et de maçons sans travail.

* *

En Espagne. — Encore des sans travail qui font des leurs !

A Malaga, 1.500 pauvres bougres sont allés faire du fouan devant la municipalité réclamant du travail et du pain.

Pauvres aminches, c'est comme si vous demandiez la lune; prenez ce dont vous avez besoin et ne réclamez rien à un

tas de jean-foutres — plus disposés à vous tordre le cou qu'à autre chose !

* *

En Ecosse. — Plus fort qu'à la Machine, nom d'un foutre !

Une explosion de grisou vient d'avoir lieu dans une mine du comté de Clamorgan, pendant l'heure du bouloitage. N'empêche qu'il y a quelque chose comme 160 pauvres bougres escoffiés.

Comme toujours, nom de dieu, les gros filous de la Compagnie vont prouver que c'est de la faute aux mineurs.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

Le Havre. — Le populo discute bougrement l'acte de rébellion des troubades. On dit que le capot sera fusillé et que les pioupious auront chacun cinq ans.

Ça monte la tête au public, qui les plaint énormément, nom de dieu ! Tout le monde a les officiers dans le nez, et ils sont mal vus quand ils sortent de la caserne.

— Autre chose. La purée fait réfléchir bon nombre de pauvres gas.

L'autre samedi, deux chouettes copains s'étaient payés une ballade sur les lieux des bordées, à l'endroit où se réunissent les mistouffiers, sans le sou et sans asile, histoire de leur distribuer des *Révolte* et des *Père Peinard*.

Ils en voulaient tous, nom de dieu ! Et le plus bath, c'est que parmi eux, plusieurs se sont foutus à jaspiner en faveur de la Sociale. Ils étaient au moins trois cents et c'était quelque chose d'épatant de voir cette flopée de guenilleux, pousser en chœur de formidables : Vive la Sociale ! Vive la Révolution !

Des sergots reluquaient le tableau, mais de loin, nom de dieu.

Les deux copains sont partis en serrant la patte à ces pau-

vres gas : « Venez souvent, que disaient les uns, venez nous distribuer de ces journaux, à force de lire nous comprendrons... » D'autres plus à la roue réclamaient des flingots, tandis que d'autres montés sur les bancs faisaient la lecture à haute voix.

Lyon — Il se fait une chouette agitation pour la Grève Générale.

La manifestation du 1^{er} mai, que des socialos à l'eau de rose voudraient faire kif-kif à une procession, pourrait bien être un commencement.

Tous les bons bougres ne sont pas disposés à chômer le 1^{er} mai et à rentrer au Bagne le 2, comme si de rien n'était, — simplement pour faire voir aux richards et aux patrons que si on voulait, on pourrait faire autre chose.

Eh foutre, pourquoi pas montrer tout de suite ce qu'on a dans le ventre !

C'est ce que pensent beaucoup de copains. C'est ce qu'ont dit dans des réunions, aux applaudissements de quantité de prosols, Tortelier et Dumas, deux chouettes zigues.

Les têtes chauffent, nom de dieu ! D'autant plus qu'à Lyon, comme partout, y a de la mistouffe. Le turbin baisse dans toutes les corporations et la dèche arrive.

Les bureaux de bienfaisance, les fourneaux de la presse, la bouchée de pain, sont encombrés de pauvres bougres ; c'est d'un triste !

Et dire, mille bombes, qu'on se laisse claquer, à côté de montagnes de boustifaille ! Y a de la mangaille assez pour que les crève-la-faim s'en fassent pêter la sous-ventrière ; mais, hélas, les préjugés sont là et plus tôt que de foutre le grappin sur un pain de quatre livres, une chopotte, et le reste, on se laisse mourir comme des couillons !

Saint-Etienne. — La grève finit dans un endroit pour commencer dans un autre.

Oh, des petites grèves, causées par quelque roserie de directeurs ou d'ingénieurs ; comment ça finira-t-il ?

(16) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

C'était raide, mais il se dit que si la magistrature était à la hauteur de la police, la chose n'était foutre pas impossible.

Et ce fut justement cette sacrée peur qui le fit sortir de sa prostration pour réfléchir aux moyens de se tirer de sa cochonne de situation.

Dugourdeau, ne voyant rien venir, commença par aller regarder à la fenêtre.

Deux trois sergots causaient à une dizaine de pas, tournant le dos à la boîte et paraissant avoir complètement oublié le prisonnier.

Mon type eut un grand battement de cœur sentant qu'il allait jouer le tout pour le tout, puis prenant son courage dans ses pattes, il ouvre tout doucement la fenêtre, enjambe et se laisse tomber dehors.

Il tomba sur ses quatre abattis comme les petits chats ; il se releva avec quelques écorchures, mais talonné par le trac d'être repris, il se tira des flûtes dare dare derrière les tombes.

Blotti de son mieux, il attendit une demi-heure ; les révolutionnaires avaient évacué le Père-Lachaise et, derrière eux, les flickards fatigués de cogner, étaient allés se coucher ; Dugourdeau se releva, rafistola du mieux possible son gibus défoncé, épinglea son falzar déchiré au genou et s'orienta pour foutre le camp.

Toutes les portes étaient fermées et il y a un fameux saut pour faire la galipète du haut du mur d'enceinte au dehors. Dugourdeau, après avoir couru comme un rat en cage, fait deux ou trois fois le tour de sa prison, se laisse tomber éreinté derrière une tombe.

Il y passa la nuit affamé, transi, grelottant de peur d'être pigné, maudissant du plus profond de son cœur ces vaches de roussins qu'il considérait jadis comme les piliers de la société

et ce ne fut que le lendemain matin, lorsque les portes eurent été ouvertes, qu'il put sortir et respirer enfin le grand air du boulevard.

Il commença par mettre une bonne longueur de chemin entre lui et le cimetière, puis comme il avait sur lui toute sa galette, il alla se recaler l'estomac chez un mannequin-gue.

Après quoi, il héla un sapin et se fit conduire illico à son domicile.

En descendant à sa porte, il se heurta contre deux sergents qui le regardèrent fixement, — rien d'extraordinaire, il était si mal ficelé ! — mais Dugourdeau, qu'un rien alarmait, sentit devant leur coup d'œil son sang se glacer dans les veines.

Ce fut bien pis en arrivant au bureau de l'hôtel. Gérant et larbins firent un geste de surprise que mon sacré fourneau traduisit de la sorte :

« Ils savent déjà ce qui m'est arrivé et ils s'étonnent de me voir libre. Pourvu qu'ils n'aillent pas me livrer ! »

— Vous savez, Monsieur Dugourdeau, fit le gérant, il est venu ce matin même un monsieur vous demander.

LE PÈRE PEINARD.

(A suivre).

PETITE POSTE. — J. Reims. — W. Flixécourt. — P. Decazeville. — V. Narbonne. — B. Bouglon. — B. La Machine. — M. Flemalle. — L. Cette. — B. Revin. — M. Armentières. — P. Lyon. — B. Sens. — R. Marseille. — M. Nîmes. — S. Roanne. — M. et U. Nantes. — N. Londres. — (par la Rev. — M. Lyon. — D. Romans. — L. Alger. — Liège.) — F. Amiens, reçu galette, merci.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.

Sale Politique!

Le ministère Tirard s'est tiré des pieds; les têtes de veau de la Triperie sénatoriale lui ont foutu le coup du lapin.

Ça me laisse froid, nom de dieu ! Tous les ministères du monde peuvent bien casser leur pipe, ça ne fera pas plus d'effet sur le Père Peinard qu'un lavement collé dans le fondement de la Tour Eiffel.

Ah, si c'était le dernier ministère; si le moule était cassé, ça serait autre chose, mille bombes. C'est pour le coup que je me foutrais dans une joie épastrouillante. Quel chouette débarras, mes amis ! On respirerait bougrement mieux, si nous n'avions pas sur le poil, nous rongéant comme un fer rouge, cette douzaine de morpions insatiables.

Il n'en est rien pour l'instant. Des ministres, quand il y en a plus, y en a encore : rien de tel comme la mauvaise graine pour pousser vite.

Les ministres, oh là là, ça se fabrique plus facilement qu'une pipe en terre; c'est moins utile aussi, de l'avis de tous les bons bougres qu'en pincant pour la bouffarde.

« Ah, zut ! vont dire les copains, Père Peinard, tu nous rases avec de la Politique... Quelle chierie !... »
Chierie, tant que vous voudrez les aminches.